

Synthèse de documents
Thème n°2 « Je me souviens »

Document n°1 : *Je me souviens* (incipit) G. Perec, 1978 (Hachette)

Document n°2 : critique du roman de **Simon-Daniel Kipman** *L'Oubli et ses vertus* (Albin Michel) par le journaliste de Libération Robert MAGGIORI (29 août 2013) avec l'aimable autorisation du journal

Document n°3 : *Dora Bruder*, Patrick Modiano (Gallimard, 1997). *Il s'agit d'un montage d'extraits (P.134-136-7-8)*

Document n°4 : *rencontre intergénérationnelle à l'EPHAD le Doubsrivage (2015)*

Document n°1

C'est un recueil de bribes de souvenirs rassemblés entre janvier 1973 et juin 1977, échelonnés pour la plupart « entre ma 10^e et ma 25^e année, c'est-à-dire entre 1946 et 1961 », précise l'auteur.

1

Je me souviens des dîners à la grande table de la boulangerie. Soupe au lait l'hiver, soupe au vin l'été.

2

Je me souviens du cadeau Bonux disputé avec ma soeur dès qu'un nouveau paquet était acheté.

3

Je me souviens des bananes coupées en trois. Nous étions trois.

4

Je me souviens de notre voiture qui prend feu dans les bois de Lancôme en 76.

5

Je me souviens des jeux à l'élastique à l'école.

6

Je me souviens de la sirène sonnante, certaines après-midi, à côté de l'école et qui vrombissait jusqu'à envahir l'espace que nous habitons.

7

Je me souviens de Monsieur Mouton, l'ophtalmo, qui avait une moustache blanche.

8

Je me souviens des coups de règle en fer sur les doigts.

9

Je me souviens des Malabars achetés chez la confiseuse au coin de la rue.

10

Je me souviens de l'odeur enivrante des livres, à la rentrée scolaire.

11

Je me souviens de mon grand-père qui se levait de sa chaise devant toute notre tablée pour pousser la chansonnette.

12

Je me souviens de lectures sous les draps, le soir, à la lampe de poche.

13

Je me souviens de ces départs en vacances où l'habitacle était aussi chargé que le coffre.

14

Je me souviens de la sécheresse de 1976.

Souviens-toi d'oublier

Du trou de mémoire aux amnésies, l'analyse de Simon-Daniel Kipman

Il suffit de pas grand-chose : juste fermer les yeux quelques instants et tenter d'imaginer un... trou *sans bords*. Echec garanti. A éloigner à l'infini les bords, à ne plus les «voir», l'esprit se perd dans le néant, où il ne décèle aucun «trou», et à les percevoir encore, il demeure «aux abords», dans ce qui n'est pas tout à fait le trou, hors du trou donc. Resterait-on aussi penaud si on s'avisait de penser le «trou» de mémoire ? Probablement, on ne trouverait aucun autre «objet» que la mémoire, que les processus de mémorisation, avec leurs ralentissements, leurs défaillances, leurs ratés - de la même façon qu'ouvrant le capot d'une voiture qui s'est inopinément arrêtée, on ne peut observer une «panne», mais seulement un moteur et ses pièces déficientes.

Qu'est-ce alors que l'oubli ? On le dirait d'abord semblable à la goutte de mercure qu'on n'arrive pas à saisir. Il énerve, parce qu'il vient quand il veut, brise le fil des pensées, déconcerte, affole, embarrasse. Plus «gros», plus systématique, il apparaît comme un casse-tête, l'énigme du psychisme, qu'il fore de toutes parts et vide de certains de ses contenus, ou la confrontation la plus réaliste avec la disparition, la mort. Un monstre invisible, un diable, un dieu, capable de faire aux hommes autant de mal que de bien, de les sauver comme de les perdre. Ou un bon génie, qui décharge l'âme du faix des horreurs vécues, de la culpabilité, des remords.

Condensation¹. En dépit de l'extraordinaire développement des connaissances scientifiques sur l'anatomie et la physiologie du cerveau - jadis on le situait dans le cœur -, le souvenir, déjà, garde bien des mystères : est-il une chose ou un processus, une image mentale, un phénomène électrochimique se déroulant *quelque part*, une reproduction ou une reconstruction du passé ? Mais l'oubli ? Est-il le contraire de la remémoration, sa défaillance, l'opération qui *déstocke* la mémoire ? Est-ce oublier que d'oublier «quelque chose», si ce «quelque chose» est assez présent pour qu'on sache qu'on l'a oublié ? Que peut signifier « tout oublier » ? Ce que l'on sait de façon certaine, sans jamais l'avoir appris et par la douleur qu'en faire l'expérience procure, c'est qu'on peut tout oublier en ne le voulant pas, et ne rien oublier en le voulant. «*Vouloir oublier quelque'un, c'est y penser*» (La Bruyère).

Simon-David Kipman est psychiatre et psychanalyste. Il aurait pu aisément se contenter, pour éclairer l'oubli, de suivre Freud, qui l'associe à d'autres phénomènes psychiques «révélateurs» de conflits intérieurs, tels que l'acte manqué, le symptôme névrotique ou le lapsus, et le fait dépendre, comme le rêve, des mécanismes du refoulement, du déplacement et de la condensation - quitte à souligner les limites de ses théorisations (Freud s'intéresse moins au *fait* même d'oublier qu'aux méthodes qui «font revenir» ce que l'oubli a refoulé) et à les prolonger par celles de Wilfred Ruprecht Bion. Ou bien favoriser l'examen psychiatrique («*je plaide pour une clinique psychiatrique respectueuse de la personne*»), quand bien même cela l'aurait conduit à analyser non l'oubli proprement dit, mais plutôt les pathologies² de la mémoire, celles des personnes âgées entre autres, ou des malades d'Alzheimer.

Il fait l'un et l'autre, bien sûr. Mais, dans *l'Oubli et ses vertus*, Kipman propose une «*recherche méditative*» qui multiplie les approches (tantôt appuyées, sans lourdeur, sur la philosophie, la littérature, la mythologie, tantôt sur l'histoire, la psychologie ou les neurosciences) de telle sorte que, de l'oubli, rien ne soit oublié, ni ses manifestations les plus banales («j'ai oublié mes clés !»), ni le *poids* qu'il a dans la vie morale et affective, ni son **rôle de sédatif de la douleur du deuil, des peines et des offenses**, ni les formes collectives qu'il peut prendre, ni son éventuelle transformation

¹ L'un des mécanismes inconscients fondamentaux par lesquels s'effectue le "travail du rêve", avec sa richesse et sa bizarrerie, au regard de la censure (S. Freud, 1900, *L'interprétation du rêve*). Ce mécanisme psychique fait que sur une seule représentation se condensent plusieurs chaînes associatives convergentes.

² maladies

en tel ou tel type d'amnésie (infantile, lacunaire, antérograde³, rétrograde...).

S'il est, du point de vue social ou historique, des «lieux de mémoire», il est bien difficile de repérer le «lieu» de la mémoire. Simon-David Kipman propose une visite guidée des zones intercérébrales qui pourraient le contenir : «*l'hippocampe mais aussi le fornix, le noyau mamillaire, le thalamus antérieur, le cortex cingulaire, le corps calleux [...] le circuit de Papez...*» - bien conscient, cependant, qu'on n'y «verra» rien, ni souvenir ni oubli, mais un ensemble hypercompliqué d'intrications (notamment avec les émotions), d'échanges, de codages et de décodages, de transmissions chimiques ou électriques... Il n'y aurait donc pas, *ici* ou *là*, d'une part le souvenir, et, de l'autre, son contraire, l'oubli. Et c'est heureux. Il n'existerait pas de pire malheur pour l'homme que celui d'être souvenir, de ne jamais pouvoir, en aucune circonstance, oublier. Sa vie serait un enfer, immobilisée, habitudinaire⁴, asphyxiée par les réminiscences, saturée, inapte à traiter une information «actuelle». On devine dès lors, en creux, la fonction de l'oubli : alléger la mémoire afin de la rendre vive, efficiente, mobile, capable d'*extraire* d'elle-même uniquement ce qui pourrait être utile à l'action présente, aux projets, à l'innovation. Si, au contraire, il oubliait tout, il ne serait pas une *histoire* : il serait contemporain de lui-même, sans passé ni capacité d'envisager un futur.

³Qualifie une amnésie lors de laquelle le patient est confronté à une incapacité d'acquérir de nouveaux souvenirs, associée à une abolition des souvenirs en allant des plus récents aux plus anciens. Ce processus se rencontre souvent en cas de vieillissement cérébral.

⁴ *Mot rare (Théologie)* : Qui commet toujours le même péché.

Document n°3

L'auteur mène une enquête de terrain qui le conduit à parcourir à pied le quartier où vécut Dora Bruder, jeune fille française née de parents juifs, mais plus particulièrement le quartier des Tourelles où la jeune fille fut mise en pension, fit une fugue et fut finalement déportée.

Le boulevard était désert, ce dimanche-là, et perdu dans un silence si profond que j'entendais le bruissement des platanes. Un haut mur entoure l'ancienne caserne des Tourelles et cache les bâtiments de celle-ci. J'ai longé ce mur. Une plaque y est ficée sur laquelle j'ai lu :

ZONE MILITAIRE

DEFENSE DE FILMER OU DE PHOTOGRAPHER

Je me suis dit que plus personne ne se souvenait de rien. Derrière le mur s'étendait un *no man's land*, une zone de vide et d'oubli. Les vieux bâtiments des Tourelles n'avaient pas été détruits comme le pensionnat de la rue de Picpus, mais cela revenait au même.

Et pourtant, sous cette couche épaisse d'amnésie, on sentait bien quelque chose, de temps en temps, un écho lointain, étouffé, mais on aurait été incapable de dire quoi, précisément. C'était comme de se trouver au bord d'un champ magnétique, sans pendule pour en capter les ondes. Dans le doute et la mauvaise conscience, on avait affiché l'écriteau « Zone militaire. Défense de filmer ou de photographier ».

A vingt ans, dans un autre quartier de Paris, je me souviens d'avoir éprouvé cette même sensation de vide que devant le mur de Tourelles, sans savoir quelle en était la vraie raison.

J'avais une amie qui se faisait héberger dans divers appartements ou des maisons de campagne. Chaque fois, j'en profitais pour délester les bibliothèques d'ouvrages d'art et d'éditions numérotées, que j'allais revendre. Un jour, dans un appartement de la rue du Regard où nous étions seuls, j'ai volé une boîte à musique ancienne et après avoir fouillé les placards, plusieurs costumes très élégants, des chemises et une dizaine de paires de chaussures de grand luxe. J'ai cherché dans l'annuaire un brocanteur à qui revendre tous ces objets, et j'en ai trouvé un, rue des Jardins-Saint-Paul. [...]

C'est moi qui ai commencé à lui parler de la guerre et de l'Occupation. Il avait dix-huit ans, à cette époque-là. Il se souvenait qu'un samedi la police avait fait une descente pour arrêter des juifs au marché aux Puces de Saint-Ouen et qu'il avait échappé à la rafle par miracle. Ce qui l'avait surpris, c'était que parmi les inspecteurs il y avait une femme.

Je lui ai parlé du terrain vague que j'avais remarqué les samedis où ma mère m'emmenait aux Puces, et qui s'étendait aux pieds des blocs d'immeubles du boulevard Ney. Il avait habité à cet endroit avec sa famille. Rue Elisabeth-Rolland. Il était étonné que je note le nom de la rue. Un quartier que l'on appelait la Plaine. On avait tout détruit après la guerre et maintenant c'était un terrain de sport.

En lui parlant, je pensais à mon père que je n'avais plus vu depuis longtemps. A dix-neuf ans, au même âge que moi, avant de se perdre dans des rêves de haute finance, il vivait de petits trafics aux portes de Paris : il franchissait en fraude les octrois avec des bidons d'essence qu'il revendait à des garagistes. Tout cela sans payer la taxe de l'octroi. [...] J'ai oublié son visage. La seule chose dont je me souviens, c'est son nom. Il aurait pu très bien avoir connu Dora Bruder, du côté de la porte de Clignancourt et de la Plaine. Ils habitaient le même quartier et ils avaient le même âge. Peut-être en savait-il long sur les fugues de Dora... Il y a ainsi des hasards, des rencontres, des coïncidences que l'on ignorera toujours... Je pensais à cela, cet automne, en marchant de nouveau dans le quartier de la rue des Jardins-Saint-Paul. Le dépôt et son rideau de fer rouillé n'existent plus et les immeubles voisins ont été restaurés. De nouveau je ressentais un vide.

Document n°4



Rencontre d'une résidente et d'un étudiant à l'EPHAD (Etablissement d'Hébergement pour personnes Agées Dépendantes), 2015.

1) Construisez un plan de synthèse détaillé

2) **Discussion** : en vous fondant sur votre connaissance du sujet à travers le corpus, votre culture générale et votre expérience, vous vous demanderez s'il est préférable d'oublier ce qui a fait mal ou au contraire s'il faut *longtemps pour que resurgisse à la lumière ce qui a été effacé* ? Cette citation est extraite du livre de Mondiano *Dora Bruder* qui est une enquête sur la disparition de cette jeune fille.